

Patrick Rebierre.

Mémoires In Situ.

Tome III.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1220-8

© Patrick Rebierre

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

Connue, dès la plus haute Antiquité dans le golfe du Bengale ou les bassins du Gange et de l'Indus, la canne à sucre, une plante d'abord sauvage puis cultivée, est utilisée et appréciée pour son goût suave et sucré.

Nous apprenons par de très anciens poètes qu'en Inde, il était reconnu au sucre une origine divine et de nombreuses vertus.

Nous savons aussi que le sucre était apprécié des Chinois, plusieurs millénaires av. J.-Christ.

Vers 330 av. J.-C., Alexandre le Grand découvrira, en conquérant la Perse, « le roseau sucré qui donne du miel sans le secours des abeilles ».

Au cours du 1^{er} siècle apr. J.-C., Pline l'Ancien l'évoque en ces termes : « c'est un miel recueilli sur des roseaux. Il est blanc comme la gomme, cassant sous la dent, les plus gros morceaux sont comme une *aveline* ».

Toutefois, il sera seulement employé en médecine à ce moment-là.

Sa forme solide, nouvellement obtenue, a facilité son transport en caravane et le sucre a rapidement gagné les ports de la Méditerranée.

La Grèce et l'Empire romain en font alors grand usage, à la fois comme produit de luxe et comme médicament.

Quelques siècles plus tard, les Arabes envahissent l'Asie. Ils en rapportent la canne à sucre, qu'ils tentent d'acclimater dans tous les pays méditerranéens qu'ils occupent.

Dès lors, sa culture se répand : en Égypte, dans la vallée du Nil ; en Palestine, le long du Jourdain. Puis, elle gagne la Syrie, l'Afrique du Nord, Chypre, Rhodes, les îles Baléares et l'Espagne du Sud.

Cependant, le sucre demeure quasiment méconnu en Europe. Il restera, durant quelques siècles, l'un des produits exotiques rares que seuls reçoivent les cours royales et quelques apothicaires approvisionnés par les caravanes venues d'Orient.

Ce n'est qu'avec les croisades, à partir du XII^e siècle, que l'Occident du Moyen Âge va connaître le sucre, qui est alors à la fois épice, médicament et monnaie d'échange.

Les Croisés découvrent, dans leur périple, les cultures de canne à sucre de Syrie et de Palestine : ils rapportent l'herbe précieuse, l'implantent en Grèce, en Sicile et dans le sud de la France.

Le sucre se trouve alors en forme de pains, plus ou moins réguliers. Il est aussi réduit en poudre et sa consommation s'accroît très rapidement.

Les besoins s'amplifiant, le commerce du sucre se développe et les marchands de Venise, qui détiennent le quasi-monopole du commerce avec l'Orient, font de leur ville la capitale sucrière de l'Europe : les marchands vénitiens vont chercher le sucre venu de l'Inde à Alexandrie, le rapportent à Venise où ils le traitent et le purifient, donnant ainsi naissance, au milieu du XV^e siècle, à l'industrie européenne du raffinage.

Conditionné en pains de différentes tailles pouvant aller jusqu'à dix kilos, le sucre est alors expédié dans toute l'Europe et même aux sultanats du Maroc et de Touggourt.

Dès le ^{xv}^e siècle, les Portugais et les Espagnols développent avec succès la culture de la canne à sucre dans leurs territoires de Madère, des îles Canaries et du Cap Vert.

Lorsque Vasco de Gama découvre le cap de Bonne Espérance en 1497, pointe sud du continent africain, il ouvre la route des Indes aux navigateurs portugais qui vont bientôt concurrencer les Vénitiens dans le commerce du sucre. Lisbonne devient, à son tour, un grand centre de raffinage et fournit une grande partie de l'Europe en sucre.

Pourtant c'est avec la découverte de l'Amérique que la production de sucre prend de l'extension : Christophe Colomb installe à Saint-Domingue¹ (Grandes Antilles) des plants de canne à sucre issus des Canaries, dès son second voyage en Amériques (de septembre 1493 à juin 1496).

Vers 1505, cette île fabriquera pour la première fois son propre sucre.

C'est alors le début d'une production prospère et lucrative. L'impulsion est donnée : toutes les nouvelles terres, colonisées au cours du ^{xvi}^e et tout au début du ^{xvii}^e siècle, vont entreprendre la culture de la canne à sucre et le Mexique, le Brésil, le Pérou s'y consacreront aussi. Un récit de voyage datant de 1620 nous confirme que la canne à sucre est aussi cultivée au Chili, au Venezuela, en Colombie, en Équateur et au Paraguay ; pays qui possèdent tous leurs « moulins à sucre ».

Dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, la culture de la canne à sucre va s'intensifier avec son introduction aux Antilles (îles de Guadeloupe et Martinique) où sa production connaît une expansion considérable, mais engendre, en

¹ Saint-Domingue (ville) est aujourd'hui la capitale et le principal port de la République dominicaine. Fondée en 1496, par son frère Bartolomé Colomb, elle est la plus ancienne cité des Indes occidentales (Caraïbes).

corollaire, l'esclavagisme et le « commerce d'ébène » (la traite des noirs), qui assurent aux plantations la main d'œuvre qu'elle ne trouve pas sur place.

À l'avant-veille de la Révolution, la France est à la première place européenne pour le raffinage et le commerce du sucre, qui se développe dans les principaux ports : Rouen, Nantes, La Rochelle et Marseille. Le sucre qui nous provient des Antilles est, quant à lui, redistribué vers la Hollande, en Allemagne, jusqu'en Scandinavie.

Cependant, en 1789, la Révolution paralyse totalement le commerce français du sucre.

En 1792, la France se trouve à nouveau en guerre avec l'Angleterre, qui contrôle toujours les mers avec sa puissante flotte. Les échanges commerciaux avec les pays producteurs de sucre, entièrement tributaires du transport maritime, sont devenus impossibles et le sucre vient à manquer : il sera même rationné dès 1795.

La situation s'aggrave bien davantage, lorsqu'en 1806 Napoléon décrète le blocus continental, interdisant aux Anglais tout accès aux ports du continent. D'autre part, les îles françaises sont aux mains des Anglais et le sucre de canne en provenance des colonies n'arrive plus : c'est la pénurie dans toutes les villes d'Europe.

C'est alors que les chercheurs, incités par Napoléon, s'intéressent à l'idée de produire du sucre à partir de certaines plantes de nos latitudes...

Or, déjà, vers 1575, l'agronome Olivier de Serres marquait, dans son *Théâtre de l'agriculture*, un intérêt soutenu pour la betterave : « une espèce de *pastenade* est la betterave, laquelle nous est venue d'Italie il n'y a pas longtemps ; c'est une racine rouge assez grosse... Le jus qu'elle rend en cuisant, semblable au sirop de sucre, est très beau à voir par sa *merveille* couleur. »

Cent soixante-dix ans plus tard, le chimiste allemand Andréas Marggraf explique, dans un mémoire : « que la betterave à sucre ne contient pas seulement un produit analogue au sucre, mais du vrai sucre, du sucre complet, totalement égal au sucre bien connu de la canne. »

Pourtant, ce constat restera sans suite...

C'est alors qu'en 1786, le chimiste allemand Charles-François Achard (né d'un Français émigré), élève de Marggraf, reprend ses travaux : il réussit à extraire du sucre de la betterave et à le solidifier. Informé, le roi de Prusse s'intéresse à cette découverte et finance une première usine en Silésie. D'autres se créent en Bohême, puis dans la région parisienne, tant les travaux d'Achard sont populaires en Europe. Mais les résultats restent décevants et le sucre de médiocre qualité. Au moment du blocus continental, l'empereur encourage les recherches sur la betterave sucrière, incite à sa culture en promettant, en récompense, des exonérations d'impôt. Les résultats sont rapides et probants : les fabriques de sucre se multiplient sur le territoire et les progrès réalisés dans la technique de fabrication font baisser de manière sensible le prix du sucre.

Le 2 janvier 1812, Benjamin Delessert, raffineur à Passy près de Paris, reçoit la Légion d'honneur des mains de l'empereur : il vient de présenter le premier pain de sucre de betterave.

La chute de l'Empire va interrompre ce fabuleux élan, donné à la production de sucre betteravier : c'est que le sucre des colonies, accumulé au fil des ans, arrive alors en quantité dans les ports français à nouveau libres d'accès. Ce qui fait que le cours du sucre de métropole s'effondre : la plupart des industriels, ruinés, ferment les portes des usines. Pourtant, cet *avatar* du sucre français est de courte durée : l'industrie sucrière métropolitaine reprend et poursuit son

développement, avec des techniques qui se perfectionnent toujours davantage.

C'est alors, entre producteurs coloniaux et producteurs de métropoles, qu'une rude concurrence fait rage : elle suscitera des débats politiques passionnés. Malgré cette farouche rivalité, la production betteravière poursuit son extension et, en 1875, la France devient le premier pays européen producteur.

Au début du XX^e siècle, les luttes pour la conquête des marchés sont si âpres qu'une entente internationale s'impose...

Elle intervient en mars 1902 et régleme les productions respectives de canne et de betterave. Cependant, la Première Guerre mondiale (1914-1918), dont les combats ont pour théâtre les grandes zones de production de betterave, porte un coup terrible au sucre de betterave : un nombre important de sucreries sont détruites, la matière première, le matériel et la main d'œuvre font cruellement défaut ; c'est la récession.

Dans le même temps, le sucre de canne voit sa production repartir à la hausse...

Le XX^e siècle verra se succéder de nombreux accords internationaux tentant, avec plus ou moins de réussite, de contrôler et de pacifier la production mondiale de ce produit, désormais de première nécessité, présent dans tous les foyers et dont le besoin augmente nécessairement avec l'accroissement démographique mondial.

Pourquoi cette préface sur le sucre ?

Eh bien, parce que l'histoire du sucre a « conditionné » quelque douze années de ma vie et celle de bien d'autres personnes durant cette période.

SOMMAIRE.

Bordeaux by-night :	13.
Raffinerie (scène 2) :	45.
L'intérimaire :	79.
Raffinerie (scène 3 a) :	89.
L'inconnue de la voiture-lit :	95.
La raffinerie (scène 3 b) :	111.
La petite blonde :	151.
Le mouton noir ou les fiançailles de Didier :	193.
Une journée à la plage :	213.
Raffinerie (scène 4) :	243.
Raffinerie - Épilogue	265.

BORDEAUX BY-NIGHT.

J'allais, au cours du printemps 1974, rencontrer celui qui devait devenir un copain, un complice, puis un fidèle compagnon, bref un ami. Il se prénomrait Jean-Jacques. Il se trouvait être un ancien camarade de classe de mon jeune frère Didier et de l'un de ses potes, Richard, dont je connaissais très bien la famille pour l'avoir fréquentée, avant mon départ pour l'armée, à la fin des années 60.

Ce sont toujours ces mêmes traditionnels paramètres, ces éléments mêlés, ceux qui servent à la programmation aléatoire des choses de la vie, qui me firent rencontrer pour la première fois, un soir de mai, ce jeune homme de 17 ans, devenu par passion, mais aussi par nécessité, animateur d'un night-club de la place des Quinconces à Bordeaux : « Le Monseigneur ».

Cet endroit festif, situé à deux pas de l'ancien Toqui-Ona qui était placé autrefois sous l'hôtel du Splendide, donnait sur les Allées d'Orléans, face à l'esplanade des Quinconces où figure le monument érigé à la mémoire des Girondins. Il devait devenir mon QG nocturne.

Ce soir-là, vers 21 h 30', j'étais installé dans la salle d'un café-bar, pas loin de l'extrémité sud de la place de la Comédie (place de l'incontournable Grand-Théâtre de

Bordeaux) et placée immédiatement sous le restaurant « l'Entrecôte » (pour ceux qui reconnaîtront les lieux).

Je finissais de boire mon café, quand, soudain, je vis arriver deux élégants bipèdes, fringants jeunes hommes, dont la physionomie de l'un d'eux ne m'était pas inconnue. Ils posèrent leurs fesses sur deux des petits sièges tournants, montés sur colonne et disposés tout du long du comptoir ; commandèrent deux cafés au serveur, qui semblait parfaitement les connaître tant ils y allaient de leurs franches rigolades et de leurs regards complices, surtout lorsqu'une ou plusieurs filles, jeunes femmes, mêmes femmes d'un certain âge, passaient le seuil de l'entrée...

Ils en saluaient les trois-quarts d'une bise ou d'une légère poignée de main et ils accompagnaient leur démarche chaloupée, qui les faisait s'asseoir sur les banquettes en similicuir rouge et sous les grands miroirs aux motifs publicitaires, d'un sourire à connotations, pensées et fantasmes érotiques. « Des habituées », pensais-je.

Je croisais le regard coquin de celui en qui j'avais cru reconnaître le petit garçon des années 60 : celui qui partagea avec Didier, quelques années après moi (huit), les mêmes bancs d'école, les mêmes chaises du collège Anatole-France. Ses parents habités, à l'époque, dans une impasse, plutôt tranquille de la rue Nicot, située derrière l'ancienne Manufacture des tabacs de la place Rodesse...

Il marqua un temps d'arrêt en m'apercevant, alors que son camarade s'éclipsait pour aller rejoindre un groupe composé de quatre jeunes filles qui venaient de s'installer au fond de la salle :

– Richard, c'est bien toi ? demandais-je au bout de quelques secondes.

– Oui ! Et toi, c'est Patrick, le frère aîné de mon pote Didier ! me répondit-il.

– Exact ! Je pensais mettre trompé de loustic en te voyant ! dis-je, quittant mon siège pour aller l’embrasser.

Cela faisait bien huit ans que je ne l’avais pas revu. Il était devenu un adolescent. Que dis-je, un jeune homme aux allures d’hidalgo, dans son costar trois-pièces à trois balles de couleur beige, dans une chemise rouge au col largement entr’ouvert, laissant apparaître un léger tapis de petits poils blonds au sommet de sa poitrine ; signe d’une virilité encore primaire. Richard venait d’avoir dix-sept ans. Il en paraissait deux ou trois de plus, dans cette tenue de dandy :

– Que fais-tu ici ? me demanda-t-il.

– Rien de spécial. Je finis la soirée après avoir raccompagné un collègue de travail chez lui. Du côté du cours de la Somme, précisais-je.

Richard m’expliqua qu’il était en compagnie d’un pote qu’il avait connu, en même temps que Didier, alors qu’ils fréquentaient, tous les trois et l’année dernière (ce n’était pas vieux), l’établissement scolaire de la rue du Commandant Arnould et sa classe de seconde...

C’est ainsi, trois minutes plus tard, que ce fameux compère vint nous rejoindre au comptoir du bar, en signalant à Richard qu’il était l’heure d’y aller :

– Où cela ? m’enquerais-je auprès d’eux, après avoir salué le dénommé Jean-Jacques.

C’était un jeune homme au physique de jeune premier, qui n’était pas transparent au regard des consommateurs présents, surtout à celui des filles en mal d’amour.

– À deux pas d’ici ! me répondit-il, après qu’il eût appris que j’étais le frère aîné de Didier.

Son regard était déjà complice ; bien avant que sa conscience ne le soit complètement devenue.

– Accompagne-nous ! L’ami J. Jacques travaille au Monseigneur comme animateur. D’ailleurs, nous devons y

aller maintenant, car la boîte ouvre à 22 heures et madame P... nous attend.

C'est ce que me proposa Richard, alors que j'étais encore sous le coup..., vous savez bien ! De ce phénomène bizarre appelé : coïncidence, hasard, destin, accident... Que sais-je encore ?

– D'accord ! dis-je, en leur emboîtant le pas.

Quelque cinquante mètres plus loin et après avoir tourné à droite à l'angle que forme le cours du 30 Juillet avec les allées d'Orléans, J.J. frappa à une porte en bois massif dotée d'un judas, dont le volet intérieur coulissa trente secondes après.

Un jeune type, d'une trentaine d'années, nous ouvrit et nous fit entrer sur un petit palier qui surplombait un escalier se trouvant aussitôt sur main gauche...

Il ne me demanda pas qui j'étais. Nous lui emboî tâmes le pas et nous descendîmes dans l'ancre de cette tanière musicale, que j'allais fréquenter régulièrement pendant plus de quatre ans (sauf à quelques exceptions près) du mardi soir au samedi soir inclus, chaque semaine que « Dieu » fait, ou plutôt, que la « nature » fait.

Une vingtaine de marches descendues, un sympathique vestibule donnait aussitôt accès à un petit comptoir, servant de réception, où s'affairait une mignonne petite rousse au joli minois qui comptait, à cet instant, la monnaie que l'on venait de lui remettre : elle la rangea dans le tiroir, que je présumais être sa caisse.

À droite, un autre comptoir, un peu plus long, servait, à la splendide brune aux cheveux courts qui circulait derrière, à réceptionner le vestiaire des clients qui se voyaient remettre un ticket avec un numéro inscrit dessus ; les vêtements étaient alors rangés sur des cintres, dans un petit local

contigu. Cette femme d'âge mûr (je lui donnais dans les 30-35 ans) vendait aussi, aux clients en manque, quelques paquets de cigarettes, une fois et demie leur valeur habituelle ; ce qui lui procurait un supplément de revenus, car elle gérait en toute liberté ce commerce qui lui rapportait autant, sinon plus que son salaire mensuel.

À gauche, le comptoir du bar, de six à sept mètres de long, au bout duquel un emplacement était réservé au pupitre de la sono et d'où l'on avait une vue directe sur la piste de danse et une partie de la salle située juste derrière la réception.

La salle principale n'était pas grande, environ 130 à 150 m² : il s'y logeait une trentaine de tables avec leurs poufs ; alors que les murs voyaient s'appuyer, tout du long, des banquettes confortables où prenaient place les habitués, les touristes, les visiteurs d'un soir, etc.

Derrière le bar et à sa gauche, une ouverture donnait sur une pièce où... un monsieur d'un âge certain, la soixantaine bien sonnée, revêtait un habit de serveur ; ce local servait d'arrière-cuisine, de dépôt aux boissons et autres denrées consommables, ainsi que de vestiaires aux employés de la boîte de nuit. Il y avait là : une grande et large table, avec ses huit ou dix chaises ; une cheminée (fermée) ; un évier ; des placards de rangement ; des armoires réfrigérantes...

Nous étions arrivés, depuis à peine cinq minutes, quand apparut au bas des marches une dame blonde au léger embonpoint (j'espère qu'elle ne m'en voudra pas) et au visage magnifique qui..., à son comportement, me fit comprendre qu'elle devait être la responsable des lieux.

Je reconnus, dès que je la vis, celle qui réceptionnait autrefois les clients au Toqui-Ona, voilà de cela cinq ou six ans, lorsque, à cette époque, j'accompagnais Nadine, ma

cavalière ou ma partenaire de danse de la fin des années 60 (voir la première biographie).

– Madame Jackie ? lui demandais-je, étonné que je sois de la voir ici.

– Attends ! Laisse-moi réfléchir une seconde ! Tu es Patrick, le jeune homme qui venait, avec la jolie brunette, danser au Toqui dans les années 68-69 ! Comment s'appelait-elle, déjà, cette jolie fille ?

– Elle s'appelait Nadine, lui répondis-je. Quelle mémoire, madame !

– Tu la dis, capitaine ! me lança Richard. S'il y a une chose où madame Jacqueline ne peut pas être prise au dépourvu, c'est bien sur cela. Je ne connais personne d'aussi physionomiste qu'elle. D'ailleurs, une personne interdite de séjour au Monseigneur, elle la repère de suite.

– Vous me flattez beaucoup trop, mon petit Richard. Chercheriez-vous à ce que la maison vous offre un verre ?

– Pas du tout madame ! Quoique !

Je lui racontais alors ma récente rencontre, au Quennie, avec les deux garnements, et le lien personnel qui nous rapprochait, c'est-à-dire mon frère cadet Didier, lorsqu'une masse imposante, accompagnée d'un monsieur élégant, fit irruption au bas de l'escalier :

– Voici Michel, notre portier et occasionnellement « videur » du night-club, et Pierre, spécialement chargé de contrôler l'organisation du bar et des consommations, me présenta Jackie.

– Enchanté ! dis-je aux deux hommes en leur serrant la louche.

Celle du sieur Michel était démesurée ; ma paluche disparut entièrement dans la sienne. Cependant, je fis bonne figure lorsqu'il la pressa.

Ouf ! Gentiment.

Du coup, et après quelques consignes, Jackie me fit faire le tour du propriétaire et mit un nom sur chaque employé de la boîte : la petite rouquine, c'est Claudine la caissière ; au vestiaire, c'est Chouchou ; derrière le bar, c'est José ; en salle, c'est Gaston et..., à la plonge, en cuisine, c'est Armand ; derrière les platines J. Jacques. Mais je crois savoir, d'après Richard, que tu as déjà fait sa connaissance tout à l'heure ; Pierre et Michel [1], ce sont nos deux « anges gardiens » (maîtres d'ordre, empêcheurs de trouble... bref, videurs).

[1] Pour l'anecdote :

Michel avait bel et bien été un « ange », mais sur une autre esplanade ; sur un ring de catch. C'était tout bonnement l'ancien Ange-blanc. L'homme masqué que j'avais vu, bien des années plus tôt, sur l'écran du téléviseur de mon voisin du dessous, lorsque j'habitais, aux trois-quarts des années 1950, au 4^e étage de cet immeuble vétuste du 49 de la rue d'Ornano, à Bordeaux...

En ce temps-là, nous ne disposions pas encore d'un poste de télévision. C'est monsieur Montlezun, notre voisin, chef cuisinier dans un restaurant « réputé » (le Coq [...] dont je ne me souviens pas du nom complet) situé à l'angle que forment le cours de la Marne et la rue Saint-Vincent de Paul, en direction de la gare Saint-Jean, qui m'invitait à partager, des après-midi durant, les rencontres de rugby du tournoi des Cinq Nations. De temps en temps, en soirée, ces fameux combats de catch, plus ou moins truqués, commentés par le jovial et « inoubliable » Roger Couderc².

² Figure emblématique de la télévision des années 1960, Roger Couderc, né à Souillac où son père était hôtelier (Lot), était un journaliste sportif français, spécialiste du rugby à XV et du catch à deux ou à quatre. À

Mais, ce soir-là, je ne m'attardais pas outre mesure. Après avoir constaté une notoire affluence en ces lieux festifs propices aux rencontres les plus surprenantes, les plus intéressantes, les plus conviviales, les plus amoureuses, mais également les plus farfelues et les plus incongrues qu'il m'ait été donné de voir, je repris le chemin du retour vers mon petit appartement de la rue Armand Dulamon, non loin des Bassins à flot.

Cette boîte, j'en devins très vite un inconditionnel, un habituel visiteur, mais aussi un observateur averti. Elle fut, pour moi, un lieu presque mythique : là, se côtoyait, tout au long de la nuit, une faune bigarrée, cosmopolite, disparate, dans les tenues et l'âge de ses clients (répertoire dansant aidant). En effet, l'une des caractéristiques majeures du Monseigneur était d'offrir à ses visiteurs, d'un soir ou de plusieurs, l'opportunité de danser : des tangos, valse, pasodobles, mambos, rumbas, javas..., entrecoupés, de-ci de-là ; de slows, rocks, jerks, twists, discos...

Au bout de quelques mois, je ne comptais plus les conquêtes féminines et les aventures amoureuses, qu'il m'arrivait même de partager avec celui qui, d'une façon générale, nous les amenait, avec aisance, sur un plateau. J'ai nommé le fringant et le bellissime J.J. [2] Dont il faut dire que l'activité professionnelle facilitait amplement ce genre de rapport avec la gent féminine.

Cela m'a toujours interpellé !

partir de 1968, il forma, avec Pierre Albaladejo, un tandem de commentateurs (un journaliste et un consultant, une première) tout d'abord à la radio sur Europe 1, puis à la télévision sur Antenne 2 à partir de 1975.

Son « *Allez les petits* », pour encourager le XV de France, et son chant de la Marseillaise pendant un essai français contre les All Blacks en 1979 sont restés célèbres. Il nous quitta en 1984.

« Allez comprendre ce que vous voudrez dans le comportement des filles ! Moi j'y renonce ! Car, je sais que la nature a déjà tout prévu dans son transformisme évolutif classique, et même aléatoirement détourné par de simples facteurs dérangeants ; comme l'homme et ses incorrigibles nuisances... »

[2] Pour en revenir à J.J. :

Ce jeune homme de bonne famille habitait, un étage en dessous de celui de ses parents, au n° 19 d'un immeuble vétuste situé au milieu de la rue du Loup. Une rue étroite qui courait de la tour Pey-Berland à la place du Palais en coupant la rue Sainte-Catherine au 1/3 de sa longueur, selon l'endroit où l'on se place. Dans ce cas, depuis la place de la Comédie (place du Grand-Théâtre).

Il était le descendant d'une famille franco-tunisienne et par moitié italienne quand son père se maria.

Une sœur aînée était née, bien avant lui, en Tunisie : pays où son père avait atterri après avoir combattu, comme légionnaire et pendant la Seconde Guerre mondiale, les soldats de l'Afrikakorps du maréchal Rommel qui stationnaient en Libye et en Égypte, et qui en faisaient voir de toutes les couleurs à l'armée de Montgomery, avant que celui-ci le défasse à El-Alamein en 1942.

« *Lo gojat* », qui n'avait pas dix-huit ans, vivait déjà en couple avec une affable blonde comme locataires d'un deux pièces cuisine du centre-ville.

Il avait choisi son nouveau mode de vie en parfaite adéquation avec son travail nocturne où indépendance et savoir-vivre s'accordaient pile-poil.

Son père était maintenant à la retraite, alors que sa « Mama » travaillait, en cuisine, à l'Écaille d'argent, un restaurant spécialisé dans les fruits de mer où il m'a été

donné de déguster en sous-sol, à maintes reprises et pour 50 francs, les meilleurs plateaux de fruits de mer de Bordeaux. Ce restaurant se trouvait à l'angle des rues Saint-François et des Menuts, dans le quartier Saint-Michel.

« À moins que ce ne soit à celui de la rue Marengo ou Leyteire ? Je ne me souviens plus. Mais..., cela n'est pas très important. Ceux qui ont connu corrigeront. »

Ce qui le fut davantage, ce sont les quatre ou cinq années que je passais en sa compagnie et... où les plus folles anecdotes de ma vie de jeune homme vinrent graver à tout jamais le disque dur de ma mémoire.

Très tôt, Jean-Jacques fut un adolescent émancipé...

À quatorze ans, il sortait dans des boîtes de nuit branchées ou dans des cabarets pas toujours *clean* ou *clear*. Là, il s'organisait des soirées dédiées, le plus souvent, au sexe ou... aux échanges (?)

Il y en avait pour tous les goûts : des spectacles érotiques, au commerce de substances illicites.

C'est dans l'un de ces établissements qu'il devait rencontrer, au cours de ces soirées, celui qui lui fit découvrir les vices cachés d'une vie de débauche du Bordeaux by-night, et qui lui donna l'envie de devenir animateur (D.J., de nos jours).

Quelques noms, mis en pointillés pour ne pas balancer, refont surface : le Z-Club, le Rabelais, la Grille d'égout, le Sénéchal, le Lion rouge, le Vert galant, etc.

Toutefois, ne faut-il pas que jeunesse se fasse ? Même si les méandres du fleuve nous conduisent, parfois ou de temps en temps, sur des berges aux sables mouvants.

Et...

Je dois reconnaître qu'il m'estomaqua souvent, tant il était en avance sur les garçons de son âge. Surtout sur la façon qu'il avait de s'adapter facilement à toutes les sortes

de situations, avec ce mélange d'aisances et de désinvolture, que lui seul pouvait dégager.

Malgré l'existence, dans sa vie de tous les jours, de S..., sa copine, il lui arrivait fréquemment d'aller voir ailleurs. Les filles tombaient, comme des mouches, sous le charme de ce play-boy déluré, qui me faisait rire lorsqu'il voulait se justifier, en imitant la voix de Garcimore : « — Yo lo fait pas exprès, ça s'é fait natourellement. »

Nous avions l'habitude, au sortir du Monseigneur et vers les quatre heures du matin, d'aller continuer la nuit en nous rendant au Jour et Nuit ; il s'agit d'un café-restaurant, qui se trouvait du côté de la gare Saint-Jean, où Gaston (un autre) nous préparait d'extraordinaires steaks tartares, accompagnés, comme il se doit, d'une bonne bouteille de rosé de Provence. Il nous voyait débarqués en compagnie de deux ou trois filles, jamais les mêmes, avec qui nous partagions, jusqu'à l'aube naissante, les draps froissés d'un lit inconnu dans une chambre rapidement en désordre, tout à fait inconnue.

De temps en temps, et par pur ou simple souci de commodité, nous faisions un crochet par chez moi...

Anecdote :

C'est ainsi qu'un dimanche matin du mois de juin 1975, après avoir salué les employés de la boîte, nous montâmes dans ma voiture. Nous étions accompagnés de deux splendides créatures qui venaient juste de débarquer au Monseigneur, sur le coup de 2 h 30', juste après leur dernière représentation saisonnière de la troupe T...³ à l'ancien théâtre de l'Alhambra.

³ Cette revue, qui s'apparentait facilement à celle du Lido, aux Folies Bergères, au Crasy Horse Saloon..., parcourait, une bonne partie de

L'une des deux filles connaissait J.J. : c'était une copine d'enfance. C'est donc tout naturellement qu'elle lui rendit, cette nuit-là, visite au Monseigneur.

Elles avaient débarqué, une heure avant la fermeture, s'installant au bout du comptoir et devant la sono, monopolisant l'espace habituellement fréquenté par les jolies et effervescentes groupies locales.

Leurs silhouettes et leurs tenues diaboliquement échancrées jetèrent le trouble sur la gent masculine. Sauf que c'était déjà une chasse gardée, et que les « chiens » durent pratiquer (la « curée ») dans un autre secteur que celui-là ; me laissant le champ libre pour faire connaissance et les voir d'un peu plus près.

L'ex-copine d'enfance de J. Jacques se prénomma Nathalie ; c'était une très belle blonde élancée, à la taille de guêpe et aux jambes joliment galbées, dont la cuisse droite s'enfuyait par la longue échancrure de sa robe moulante. Sa collègue de spectacle, ou de scène, lui ressemblait presque comme une goutte d'eau, à la différence près qu'elle était auburn, qu'elle répondait au joli prénom de Miirevka et qu'elle était originaire de Hongrie.

Ses premières paroles, prononcées dans un français quasi correct, furent si cristallines, qu'un frisson me parcourut la colonne vertébrale de la tête au bas des reins, faisant libérer ma libido, déjà excitée à l'apparition de ces deux belles jeunes femmes sur les dernières marches de l'escalier du hall.

Une bonne, une très bonne fin de nuit se préparait, dont voici la suite...

l'année, les grandes agglomérations de France, pour finir sa tournée à Bordeaux (ville de sa création).

Un quart d'heure plus tard, j'introduisais la clé dans la serrure de ma porte d'entrée et laissais passer nos deux invitées dans l'antre de la garçonnière, située au milieu de la rue Armand Dulamon à Bordeaux.

La première pièce est un salon. Je laisse les deux filles s'installer sur le canapé en cuir, pendant que je me dirige vers le petit bar, aménagé dans l'angle du living.

– Que voulez-vous boire jeunes filles ? Qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir ? leur demandais-je, en énumérant quelques boissons. J'ai du whisky, du bourbon, du gin, du coca, de l'armagnac, du cognac, de la bière et... du champagne. À moins que vous ne préféreriez un café pour commencer ? ajoutais-je.

– Oui, un café pour moi ! répondit Nathalie, avant de me dire : accompagné d'un petit cognac.

– Si tu as du Schweppes, je prendrais bien un gin-tonic ! me demanda timidement Miirevka de sa petite voix harmonieuse.

– Pas de problème ! lui répondis-je. Il y a.

– Donne-moi plutôt un whisky-coca, me dit J.J., qui s'était dirigé vers la chaîne stéréo pour nous mettre une légère musique d'ambiance.

– Je fais chauffer le café et, dans trois minutes, je vous apporte tout cela ! lançais-je, depuis la petite cuisine où j'étais sur le point de sortir le bac à glaçons du réfrigérateur.

Je préparais un plateau, pour apporter les boissons. Puis, je réglais, au passage, le régulateur de courant à l'entrée du salon, plongeant la pièce dans une pénombre encline à encourager quelques gestes sensuels...

J.J. dansait déjà avec Nathalie, sur le slow qu'il venait de mettre, tandis que je posais le plateau à boissons sur la table basse du salon, que les genoux des jambes fuselées de la belle Miirevka côtoyaient.

– Tout va bien ? m'enquerais-je auprès d'elle, en lui tendant son verre de gin-tonic, dans lequel j'avais glissé deux gros glaçons qui s'entrechoquaient à la surface du liquide pétillant.

– Impeccable ! me répondit-elle, en écartant très légèrement ses genoux, me laissant entrevoir le haut de ses cuisses et la pointe du string blanc..., qui ne cachait presque rien de son pubis aux contours prometteurs.

Je crois bien, que dis-je, j'en suis sûr, que j'avalais de travers la première gorgée de mon verre et..., je faillis m'étouffer. Elle poussa soudain un rire de petite-fille, qui eut pour conséquences d'accentuer ma déconvenue, mais aussi la bête qui sommeillait derrière la fermeture éclair de mon pantalon. Je me redressais et l'invitais à aller rejoindre les deux tourtereaux, quasi immobiles, qui s'embrassaient sur la piste de danse improvisée du living. Leur long baiser n'en finissant pas, je les poussais légèrement sur le côté :

– Dites-moi, les amoureux, vos deux boissons sont servies. Vous avez aussi une chambre à votre disposition, au fond de l'appartement.

Cette proposition, je l'avais glissé égoïstement à l'oreille de Nathalie, voulant rester seul avec sa copine, que j'enlaçais, dans la foulée, en entamant le slow.

– Pas tout de suite, me répondit J.J., qui avait entendu ma suggestion.

Mais je ne m'occupais plus d'eux, car les mouvements du corps, qui fusionnait désormais avec le mien, avaient quelque chose de fantasmagorique et de virtuellement réel. Puis, je perdis pied lorsque la belle glissa sa langue entre mes lèvres entr'ouvertes, mélangeant sa salive avec la mienne. Pendant ce temps, la « petite bête » était montée de plusieurs crans et... elle commençait à être gênée par l'élastique supérieur de mon sous-vêtement. Miirevka en

profita : elle appuya plus sèchement son nombril sur cette excroissance, qu'elle s'employa à faire rouler de droite à gauche, à moins que ce ne soit de gauche à droite, dans un roulis ventral. Mon sexe, désormais tendu comme la corde d'un arc qui va décocher sa flèche, finit par franchir la frontière de l'élastique, libérant son gland renflé, sous la chemise et contre la coque de cette chaloupe dérivante...

Un large sourire, qui faisait trois fois le tour de sa tête, vint illuminer le visage de la belle Hongroise, qui me glissa à l'oreille :

– J'ai envie de faire l'amour ! Pas toi ?

Je m'écartais..., peu légèrement de ce corps en fusion, ayant perdu la notion du temps. Je remarquais alors, par-dessus son épaule, que J.J. et Nathalie avaient disparu du salon. Ils avaient même emporté leurs verres avec eux...

– Je crains que la chambre ne soit déjà occupée par nos amis, lui dis-je, dans un premier temps.

– Nous serons très bien ici ! me répondit-elle, en me prenant par la main pour se diriger vers le canapé où... elle me propulsa d'un plat de la main.

Et, comme la musique continuait à s'enchaîner sur la bande choisie du magnétophone de la chaîne stéréo, Miirevka se lança dans un strip-tease à couper le souffle : elle ôta ses vêtements, peu nombreux, les envoyant dans ma direction tout en mimant une danse du ventre, à connotation érotique, digne des contes « Des Mille et Une nuits ». Puis, la nouvelle Shéhérazade, qui ne me conta pas fleurette, enjamba la table basse et se mit à genoux devant moi.

Ensuite, ses mains agiles eurent tôt fait de dégrafer les trois ou quatre boutons de la chemise blanche et de faire glisser le zip de la fermeture éclair de mon pantalon d'où, elle put apprécier le résultat escompté. Le dernier bout de tissu, qui ne cachait d'ailleurs presque plus rien, disparut

avec le reste des habits, atterrissant au pied du canapé où..., le bel oiseau, se penchant, aspira dans son bec l'objet de ses désirs.

Alors ! Les jolies lèvres pourpres de sa bouche friande descendirent et remontèrent le long de ma hampe en érection, l'emprisonnant dans son écrin buccal où sa langue enroba et titilla le gland renflé et turgescant, pendant que sa main droite jouait, en les faisant rouler sur elles-mêmes, les « bourses de la vie » (les coucougnettes). J'étais tétanisé et me laissais emporter sur l'autoroute du plaisir, dont la coquine n'avait pas eu à forcer l'entrée ; la barrière du poste étant levée depuis belle « lulette » (belle lurette).

Décidément, je ne me reconnaissais pas, dans cette passivité passagère, et, avant que n'arrive l'inéluctable première échéance, j'attrapais les épaules de la belle, la redressais légèrement, fis glisser ma langue sur le lobe de ses seins, mordillant au passage les altiers tétons, désormais en érection.

J'y mis tant d'ardeur et de précipitation que je l'entraînai, quelques secondes après, et dans une chute incontrôlée, sur le tapis du salon : davantage surprise qu'offusquée, la belle Miirevka se laisse glisser vers les incontournables préliminaires de l'amour ; nous échangeâmes, dans un mélange de fougue et de dextérité, transcendé par nos libidos respectives, des caresses qui nous procurèrent, au cours des ébats, une jouissance hors du commun.

Son incontournable métier de danseuse, qui la faisait s'entraîner régulièrement, et les spectacles affriolants, qu'elle donnait presque tous les jours, n'étaient pas étrangers à l'ardeur et aux postures qu'elle employa pour nous précipiter, plusieurs fois, dans des coïts, dont je ne me serais sans doute pas senti capable de réaliser quelques

heures auparavant. La morale voudrait que ce passage, réservé à une littérature friponne, voire cochonne, soit censuré. Mais je ne peux résolument pas m'empêcher d'écrire ces quelques lignes, tant le souvenir des « frasques » de cette ancienne « fresque » fait rejaillir les images instinctuelles flanquées au fond de ma mémoire.

Je fais aimablement remarquer à Miirevka que je suis légèrement choqué par son attitude désinvolte. Or, j'ai à peine fini ma phrase, elle me pousse de nouveau contre le canapé, scellant d'un baiser langoureux mes paroles hypocrites, dont elle en apporte la preuve en me faisant participer, dans un premier temps et comme un objet consentant, à sa conduite libertine. Je me laisse effectivement assaillir de baisers, de caresses savamment dosées, abandonnant la forteresse à cette Jeanne d'Arc hongroise.

Sa main droite a tôt fait de récupérer, illico, l'objet de sa convoitise, dressé, comme un obélisque, au milieu de son champ de vision ; son sommet est une nouvelle fois happé par la bouche gourmande, pour disparaître entièrement au fond de sa gorge chaude, où le gland titille, maintenant, sa lnette, peu dérangée par l'intrus volontaire.

Pendant que sa langue s'applique à parcourir les contours de l'édifice, les douces lèvres effleurent la base du pénis en érection et... ses mains recommencent à jouer, sans innocence, avec la paire de bourses placées devant son menton, espérant les vider, comme un mendiant en quête de pièces de monnaie. Sans s'en rendre compte, nos corps nus glissent progressivement..., glissent encore, et finissent par s'affaler sur le plancher, heureusement recouvert d'un épais tapis en « pure laine vierge peignée » (?)

Sa virtuosité et son acharnement sont bientôt récompensés par une explosion, digne de celle d'un volcan,